G. — DÉMOGRAPHIE ET QUESTIONS SOCIALES MAROCAINES

MÉTIERS ET CLASSES SOCIALES D'AZEMMOUR

Azemmour est une jolie petite ville située sur la rive droite de l'Oum er Rbia, à quatre kilomètres de l'embouchure, dans une position qui ressemble assez par conséquent à celle de Rabat sur le Bou Regreg. Mais aucune ville nouvelle ne s'y est installée. Azemmour est donc un des points du Maroc où l'on peut étudier le mieux l'économie urbaine traditionnelle et l'effet que produit sur elle le voisinage de la zone francisée qui — comme M. Hoffherr et M. Mazoyer l'ont montré au dernier Congrès — tend à devenir, même pour les indigènes, le foyer le plus dense de la population et le centre le plus actif d'échanges monétaires.

Depuis l'arrivée des Français au Maroc, on peut distinguer trois phases dans l'activité de la ville :

1° Du débarquement du général Drude à Casablanca en 1907, à l'achèvement du port sur l'Oum er Rbia en 1924. Tant que les Français se bornèrent à l'occupation de la Chaouïa, Azemmour eut l'avantage d'être une ville frontière en période d'opérations. Malgré l'insécurité que des coupeurs de route comme le caïd Si Mohammed el Maati el Triai des Haouzia faisaient régner à ses portes mêmes, elle connut une grande prospérité. L'intensification des échanges entre le Nord et le Sud, et la présence des ouvriers qui travaillaient au pont prolongèrent cet heureux état de choses jusqu'en 1924.

2° L'achèvement du pont amena brusquement une catastrophe. Les ouvriers s'en allèrent, les barcassiers n'eurent plus de travail, les voyageurs cessèrent de s'arrêter. Ils ont, en effet, presque aussitôt fait d'aller jusqu'à Casablanca (80 kms.), ou jusqu'à Mazagan (17 kms.). Rien n'a été fait pour retenir les touristes. D'autre part, c'est à peu près à cette date que les transports automobiles se sont multipliés au Maroc. Les produits du dehors (marocains aussi bien qu'européens) sont venus, comme nous le verrons, concurrencer la production locale, sans profit pour le commerce, puisque les bourgeois d'Azemmour prenaient l'habitude d'aller faire leurs principaux achats à Mazagan et à Casablanca.

Les chiffres de la population marquent bien ce déclin. En 1919, la population indigène d'Azemmour était de 12.700 habitants, elle monte à 13.900 en 1921 et, brusquement, tombe à 8.970 en 1926, 8.580 en 1931, 7.745 en 1936.

3° A partir de 1931, la baisse des cours des céréales et du henné, dont la culture est très importante en cette région, ont précipité la chute. Gagnant moins, les paysans achètent moins. D'où perte à la fois pour les commerçants et pour les propriétaires. L'usure à son tour a pris fin : on ne prête pas à qui n'a rien. Un fait fortuit a sur ce point hâté l'évolution. Le nouveau pacha d'Azemmour, Si Ahmed Bargache, un homme jeune, fils du pacha de Rabat et formé au collège musulman Moulay Youssef, a refusé systématiquement de reconnaître la validité des ventes fictives qui déguisaient les prêts, du moins quand ceux-ci étaient faits à un taux exorbitant. Du jour au lendemain, les usuriers ont été ruinés.

Un autre fait fortuit a achevé la ruine de la ville. Pour des raisons sociales, l'administration des domaines, puis des eaux et forêts réservaient aux habitants d'Azemmour le monopole de la pêche à l'alose à l'embouchure de l'Oum er Rbia. Malgré des offres supérieures d'étrangers (en 1927, un Rbati offrait 115.000 francs, un Fassi 150.000 francs), il leur était adjugé 100.000 francs par an. Mais en 1932, le poisson commença à manquer. En 1933, on dut diminuer de moitié la redevance. Elle fut abaissée, en 1934, à 20.000 francs dont la moitié seulement put être payée, et à la dernière

adjudication, en 1935, elle n'était plus que de 3.000 francs. La faute en est, semble-t-il, au barrage de Sidi Saïd Mâachou qui, achevé en 1929, empêche depuis ce moment, les aloses d'aller pondre aux sources de l'Oum er Rbia. Des échelles avaient été prévues ; mais elles n'ont pas été suffisantes.

Le marasme de la ville se traduit par la diminution de la consommation de viande, dont la courbe est intéressante à comparer à celle, moins rapidement déclinante, de la population. Mais cela nous entraînerait trop loin. Passons tout de suite à l'étude des différentes classes sociales :

I. — PROLÉTARIAT RURAL

Je range sous cette rubrique les khammès (métayers au cinquième, dont beaucoup habitent la ville), les journaliers et un certain nombre de gagne-petit.

Voici d'abord le budget d'un khammès, marié et père de deux garçons dont l'un a treize ans et l'autre quinze, d'octobre 1934 à octobre 1935. Comme il a ses fils pour l'aider, sa métairie s'étend sur deux « char-rues », ce qui fait environ une quarantaine d'hectares, dont le tiers est en culture.

a) Dépenses mensuelles (approximativement) :

Thé, 7 fr. 50 ; sucre, 15 francs ; viande (1) 4 francs (une fois par mois ; savon, 1 franc ; bougies, 2 fr. 50 (une bougie par nuit) ; hammam, 1 franc (0 fr. 50 le bain, un bain pour lui et un bain pour sa femme ; les garçons vont à la rivière).

Soit un total de 31 francs par mois, 372 francs au bout de l'année.

b) Dépenses annuelles :

Mouton de l'Aïd el Kebir (2) 30 francs ; vêtements, 180 francs ; participation aux fêtes, 5 francs ; tertib, 55 francs.

Soit un total de 270 francs et avec les dépenses mensuelles 642 francs au bout de l'année, pour lesquels le propriétaire lui a avancé 150 francs en octobre.

c) Recettes en argent :

Janvier : 50 francs sur la vente des pommes de terre (1/5) ;

Février : 30 francs de salaire à ses fils pour le sarclage (15 jours à 1 franc) ;

Avril : 40 francs sur les oignons (1/4 parce que la semence ne coûte rien) ;

20 francs d'indemnité pour l'avoine mangée sur pied par les animaux du propriétaire ;

Mai : 35 francs sur les concombres (1/4) ;

80 francs à ses fils pour la moisson (20 jours à 2 francs) ;

Juin : 30 francs sur les melons (1/4) ;

Septembre : 120 francs sur le henné (1/5).

De plus un commerçant d'Azemmour lui avait confié deux vaches et deux veaux qui paissaient sur les friches du propriétaire. Le lait était pour lui. Quand il y en avait beaucoup sa femme allait tous les cinq à six jours vendre 4 à 5 francs de beurre. D'où une recette qu'on peut estimer, en voyant large, à 200 francs par an.

Cela fait un total d'environ 600 francs de recette. Donc un déficit d'une cinquantaine de francs, qui s'explique soit par le fait que les dépenses mensuelles, surtout les dépenses de sucre et de thé, ont été réduites

(1) Je comprends dans ce prix quelques sous d'huile, le cas échéant.

(2) Exceptionnellement petit et bon marché. Voir l'autre budget.

pendant les mois d'hiver, soit plutôt par la vente d'une partie de la récolte des céréales. En fait le déficit a été comblé, le prêt de 150 francs remboursé, et aucun autre n'a été contracté pour l'année suivante.

d) *Recettes en nature :*

Le propriétaire doit donner au khammès au début de chaque campagne, en toute propriété, une quantité de grains qui près d'Azemmour est de douze doubles décalitres. Elle a été portée à vingt-quatre pour notre khammès, que ses fils aident à cultiver le double de l'étendue ordinaire.

D'autre part, quand le patron fait venir des ouvriers pour le sarclage ou la moisson, il leur fournit un repas d'un quart de décalitre d'orge ou de maïs et cinq à six litres de petit lait ou d'eau pour dix personnes. Le khammès et ses fils prennent part à ce repas. La femme prépare la cuisine. Ajoutons-y le petit lait des deux vaches et ce que le khammès peut prendre des légumes du jardin, enfin et surtout le cinquième de la récolte des céréales (orge, blé dur, blé tendre et surtout maïs), qui fut pour lui particulièrement abondante cette année.

Il faut dire que, grâce à ses deux fils déjà assez âgés pour travailler et encore trop jeunes pour dépenser, grâce aussi aux terres de l'Ouldja, ce khammès compte parmi les heureux.

Prenons maintenant sur le plateau, du côté de Mazagan, le cas d'un jeune khammès marié et père d'une fillette de quatre ans. D'après ses déclarations, il aurait comme dépenses mensuelles régulières : 6 francs de tabac (dix paquets à 0 fr. 60) ; 0 fr. 60 de papier à cigarettes ; 1 fr. 50 d'allumettes bougies ; 27 francs de sucre et de thé ; 8 francs de viande, à l'occasion d'une fête ou quand on abat dans le douar une bête blessée ; 2 fr. 50 de bougies ; 1 franc de savon ; 1 franc de coiffeur ; il va au hammam trois fois par an pour 0 fr. 25 chaque fois ; sa femme a une installation rudimentaire pour prendre chez elle un bain chaud. Soit au total 48 francs par mois.

Mais prenons son budget, dans cette même année 1934-1935, en suivant l'ordre chronologique du calendrier julien.

Octobre : tertib payé, il doit 55 francs à son propriétaire. Mais il lui reste de l'année précédente trois ou quatre doubles décalitres de maïs, onze poules et deux coqs, une vache et un veau (de compte à demi avec son beau-père), deux ânes. Le propriétaire lui donne onze doubles décalitres de maïs d'entrée en campagne, et lui confie deux bœufs achetés 120 francs chacun.

Recettes. — Il vend quatre belles poules (une à 3 fr. 75, une à 6 francs, les deux autres ensemble à 13 francs), 20 francs d'œufs, et deux doubles décalitres et demi de grains à 6 francs le double décalitre, soit 15 francs. Il travaille trois jours au port de Mazagan à 15 francs par jour, soit 45 francs. Au total, il réalise un gain de 102 fr. 75.

Il mange les œufs cassés qu'il ne peut vendre ; sa femme tisse une jellaba et un haïk.

Dépenses. — Il donne 15 francs aux mariages auxquels il assiste. Il va à pied au mousem de Moulay Abdallah (Tit) et y achète, avec un camarade, une tête de chèvre cuite qu'ils paient 3 francs, soit pour lui 1 fr. 50. Il la mange sans pain, mais s'offre 0 fr. 25 de cacahuètes. Il rapporte à sa femme une tête de bœuf de 20 francs, un pain de sucre qu'il paie 6 francs au lieu de 4 francs à cause de la bénédiction du mousem, une demi-livre de thé à 3 francs, et un paquet de bougies à 0 fr. 25.

Plus tard il achète pour les labours une paire de chaussures japonaises en caoutchouc de 1 fr. 50. Donc un total de dépenses de 47 fr. 50.

Novembre : il vend 22 fr. 50 d'œufs, 5 francs une poule, 7 fr. 50 un coq, un double décalitre de grains à 7 francs, soit 42 francs.

Dépenses. — Il s'achète un vieux veston militaire de 22 francs et des babouches à 15 francs, il achète à sa femme une frajia de 30 francs, un foulard de 15 francs,

un séroual de 8 francs, deux chemises à 5 francs pièce, et des babouches brodées à 8 francs ; il achète à sa petite fille un caftan de 3 francs, une mançoura de 2 fr. 50, une chemise de 3 francs, une serviette haïk de 1 franc, soit 116 fr. 50.

Les deux premiers mois se closent donc, d'après nos chiffres, par un déficit de 20 francs (144 fr. 75 de recettes, 164 francs de dépenses), auxquels il faudrait ajouter le prix du tabac et les menus frais pour octobre, les mêmes dépenses plus le sucre et le thé pour novembre, ce qui doit le porter à une cinquantaine de francs. Il est probable, quoiqu'il ne me l'ait pas dit, que le khammès avait au début d'octobre, à sa disposition, une somme de cet ordre, qui correspond à peu près au montant de sa dette.

En tous cas, à la fin de novembre, à quelques francs près, il a tout dépensé, et deux mois de misère commencent.

Décembre : il vend 10 francs d'œufs et quatre poulets à 4 francs pièce, soit 26 francs.

Les dépenses ordinaires sont réduites au minimum : 9 francs de sucre et de thé. Mais comme ce mois coïncide avec le ramadan, le khammès emprunte, pour les repas du soir et les fêtes du 27^e jour à l'Aïd Sghir, un double décalitre de blé à 7 fr. 50 ; il achète 1 kilo de fruits secs à 4 francs, un litre d'huile à 4 fr. 50, 7 kilos de semoule à 1 fr. 25 le kilo. Pour le jour de l'Aïd, le douar égorge une vache, et sa part lui coûte 11 fr. 25. Sa vache lui donne un kilo de beurre. Total des dépenses 27 fr. 50, plus une dette de 7 fr. 50 à rembourser en nature.

Janvier : pas de recettes. Il emprunte quatre doubles décalitres de maïs à 12 fr. 50 le double décalitre, vend d'avance à son propriétaire sur la récolte à venir un double décalitre et demi de blé tendre, soit 9 francs.

Les dépenses se réduisent à 6 fr. 25 de sucre et de thé.

Février : on vend enfin les bœufs : 325 francs l'un, 130 francs l'autre. Pour ce dernier, le khammès touche seulement un pourboire de 5 francs ; pour le premier, déduction faite du prix d'achat, du tertib, des 45 francs de droits de marché, et des deux doubles décalitres d'orge de nourriture des deux bœufs, sa part s'élève à 55 francs.

Il vend aussi son veau 67 fr. 50, dont la moitié revient à son beau-père, et 30 francs de beurre dans les mêmes conditions, ce qui fait pour lui 33 francs et 15 francs (c'est le seul mois où il signale une recette provenant de la vente du beurre).

Enfin le propriétaire lui remet un pourboire de 3 francs sur la récolte de pommes de terre qui a manqué. Ce qui fait un total de recettes de 111 fr. 75.

Vers cette époque à peu près, il emprunte deux doubles décalitres d'orge à 10 francs le double décalitre, et, je crois, un décalitre de blé à 7 francs le double décalitre.

Pour la fête de l'Aïd el Kebir, il emprunte également à son propriétaire un mouton de 120 francs, et il achète 5 kilos de semoule à 1 fr. 25 le kilo, soit 6 fr. 25. Je ne sais quelles sont les dépenses de thé, tabac, etc.

Mars : il ramasse et vend avec sa femme, six paquets d'herbe pour les animaux à 2 francs le paquet, soit 12 francs. C'est peu, mais il n'y a pas beaucoup d'herbe cette année. Pour la même raison, sa femme ne fait pas de journées de sarclage.

Il achète 6 fr. 50 de thé et de sucre, et pour l'Achoura deux kilos de viande, soit 8 francs, et un kilo et demi de fruits secs, soit 6 francs.

Avril : huit jours de moisson avec les ouvriers lui font huit repas. Pendant ce temps, sa femme glane de quoi nourrir la maison, et en plus deux doubles décalitres d'orge qu'ils vendent 5 francs pièce, soit 10 francs.

Mai : il trouve au bord de la mer, avec des camarades, une échelle qu'ils vendent 40 francs, dont 10 francs lui reviennent. Il mange des légumes du jardin qu'il cultive en propre et en vend pour 12 ou 13 francs. Sa femme glane deux doubles décalitres de blé, qui servent à nourrir la maison. Ils tuent un poulet. Enfin quinze jours de moisson lui font quinze repas.

Il achète quatre kilos de semoule à 1 fr. 25, soit 5 francs.

Juin : pas de renseignements.

Juillet : on partage la récolte. Le khammès a dix doubles décalitres d'orge, huit de blé tendre, trois d'alpiste. Il abandonne les deux doubles décalitres d'orge et les trois doubles décalitres de blé qu'il avait empruntés ou vendus à l'avance ; il laisse aussi les trois doubles décalitres d'alpiste, valant 16 fr. 25 chacun, en paiement de sa dette en argent qui est donc amortie de 48 fr. 75.

Août : Récolte de maïs qui se fait sans l'aide d'ouvriers. Il en revient au khammès treize doubles décalitres, dont il faut déduire les quatre qu'il doit.

Faute d'argent, dit-il, il ne participe pas aux fêtes ; mais il profite de sa réserve de grains pour offrir et, par contre-coup, recevoir largement l'hospitalité.

Septembre : *id.* Il achève de dépenser son argent. En octobre 1935, il ne lui reste plus rien, affirme-t-il, et il a encore 155 francs de dette (dont 5 ou 6 francs empruntés je ne sais quand). Il faudra encore qu'on lui prête 25 francs pour l'impôt.

Je n'ai pas obtenu de renseignements précis sur ses dépenses régulières, à partir du mois de février (sauf le thé et le sucre en mars). Mais le calcul est facile, si l'on considère qu'il est parti de zéro pour revenir à peu près à zéro. Éduction faite des dépenses citées, il lui reste 18 francs par mois (mars non compris) à dépenser, ce qui fait moins de 10 francs pour le thé et sucre d'une part, le tabac et les menus frais de l'autre, conclusion qui correspond bien à ce que nous savons des autres mois.

Il est à remarquer que ce chiffre de consommation de thé est bien inférieur à celui que m'avait indiqué le khammès, en parlant de ce qu'il croyait être sa consommation journalière. J'ai indiqué cependant ce dernier chiffre, parce qu'il correspond à la consommation réelle de certains khammès, à qui une situation de famille exceptionnelle permet de gagner davantage d'argent. Il est intéressant de noter que ceux mêmes qui n'ont pas les moyens d'y atteindre le considèrent comme leur niveau normal. C'est une cause de déséquilibre de plus pour ces pauvres budgets.

Par ailleurs on peut remarquer l'imprévoyance du khammès qui l'assujettit très étroitement au cycle des saisons et le met à la merci du propriétaire. Le fond de la vie est assuré par la consommation en nature de la récolte de céréales. Le gain monétaire provient d'à-côtés (salaires au dehors, cultures maraîchères, travail des enfants et quelquefois de la femme), et sert à acheter des produits de luxe : thé, vêtements cousus qu'ils préfèrent aux haïks que savent cependant tisser encore pour elles-mêmes et pour leurs maris les femmes de la campagne ; subsidiairement, viande. Faute peut-être d'une organisation commerciale appropriée (les marchands de grains ne sont que des spéculateurs), faute d'éducation aussi, et sans doute au total parce qu'il reste trop rare, l'argent ne remplit pas le rôle d'instrument d'épargne, de régulateur de la consommation.

Les ouvriers se divisent en deux catégories. Les jardiniers ont d'assez gros salaires, sont généralement rebba, c'est-à-dire métayers au quart, habitent presque toujours la ville. Ils cultivent surtout le henné et la menthe.

Parmi les autres, on peut ranger le khammès célibataire qui est logé chez son patron et employé à tous les usages domestiques. Il porte l'eau et le bois, moud le blé, mène les deux bœufs au pâturage de deux heures et demie du matin au lever du jour et de cinq heures du soir à la nuit tombée. Il attend qu'une bonne récolte lui permette de se marier.

Les journaliers arrivaient à toucher, il y a quelques années, jusqu'à 5 francs par jour, et plus. Beaucoup étaient plus heureux qu'un khammès. Aujourd'hui ils gagnent de 0 fr. 75 à 2 francs, les plus faibles salaires étant ceux des femmes. Quelques khammès qui avaient un moment préféré la vie plus libre de l'ouvrier sont revenus à leur ancienne situation. Certains journaliers sont cependant plus heureux. Par exemple ceux qui vont en barque à l'embouchure de l'Oum er Rbia, chercher des pierres pour la route : ils gagnent 3 francs par jour, et jugent qu'ils n'ont rien de plus à désirer. Assez heureux autrefois, quoiqu'ils fussent de simples ouvriers

non propriétaires de leur barque, beaucoup de pêcheurs ont dû aujourd'hui changer de métier, comme jadis les barcaissiers qui formaient parmi eux une sorte de petite aristocratie.

Les porteurs d'eau restent relativement plus prospères. Les plus pauvres, qui portent eux-mêmes leur outre et vont la remplir à la rivière, arrivent à se faire dans les 2 francs par jour. Les plus riches ont un âne et deux outres (au total un capital d'environ 150 francs) ; ils vont chercher une eau plus pure dans un puits au milieu des dunes, et leur gain de la journée atteint quelquefois 10 francs en été. Chose curieuse, comme ils sont presque tous d'origine paysanne, un certain nombre d'entre eux quittent la ville précisément à ce moment pour aider leurs parents à moissonner.

De petits métiers s'offrent aux malheureux. On voit le long des murs qui conduisent au Souk Ghezal des hommes et des femmes vendre des herbes cueillies à la campagne. Ils sont surtout actifs les jours qui précèdent l'Aïd el Kebir, où chacun en ville a un mouton à nourrir.

De jeunes campagnards vendent des fruits secs aux paysans qui viennent à la ville. Leur bénéfice peut être estimé à 1 franc par jour ; il s'élève un peu, les jours qui précèdent l'Achoura. D'autres, plus âgés généralement, sont marchands de légumes, ou bien marchands d'œufs. Ceux-ci se livrent à un double commerce : ils achètent aux paysans des œufs qu'ils revendent aux exportateurs de Mazagan, ou ils achètent à ces derniers les œufs de mauvaise qualité pour les revendre à Azemmour.

Une curieuse corporation est appelée marchands de Zima, à cause du sel gemme du Sud qu'ils vendaient autrefois, et qui n'a disparu que depuis sept ou huit ans devant la concurrence du sel européen. Mais ils vendent encore aujourd'hui des produits d'origine rurale : goudron, plantes saponifères ou médicinales, peaux de grenades dont se servent les tanneurs. Ils fabriquent avec des feuilles de doum des cordes, des paniers, des balais ; vendent les poteries grossières de la campagne (de 0 fr. 75 à 1 fr. 25), louent aux maçons des damiers de bois et des tamis, raccommodent les planchettes des écoliers.

Outre la vente des herbes, les femmes ont la ressource de vendre du pain (quelques hommes aussi). Elles tissent des haïks et des couvertures. Mais ce travail est de moins en moins payé. En gros il faut un mois à la tisseuse pour gagner 10 francs. Celles qui font de la couture — les machines à coudre se répandent — gagnent environ 1 fr. 50 par jour. Les petites filles sont souvent employées comme domestiques.

II. — ARTISANS ET BOUTIQUIERS

Les tisserands, très nombreux il y a vingt ans, ont presque disparu aujourd'hui, tués par la concurrence des marchands d'étoffes et la mode des cotonnades étrangères (1). Il reste un ou deux cordonniers qui fabriquent quelques babouches brodées de femme, assez jolies, mais bon marché. Les babouches d'hommes et la plupart des babouches de femme viennent de Fès, Rabat et Marrakech. Les derniers cordonniers achètent d'ailleurs leur cuir à Marrakech. Depuis cinq ans, le dernier tanneur d'Azemmour ne prépare plus que quelques peaux de chèvres pour un fabricant de soufflets (rabouz) de Casablanca. Les forgerons et les menuisiers travaillent comme par le passé, mais la concurrence des godets métalliques pour norias, introduits récemment par un commerçant israélite commence à faire du tort aux potiers. Les fourneurs n'ont pas changé ; mais deux moulins mécaniques suffisent aujourd'hui à moudre le grain de toute la ville, chacun d'eux représentant un capital de 5 à 10.000 francs. Les bijoutiers, qui étaient israélites, sont en complète déconfiture. Coiffeurs, cafetiers, marchands de harira subsistent avec des bénéfices réduits.

(1) Cependant une belle qualité de haïks mêlés de soie est restée une spécialité d'Azemmour et de Mazagan. L'habitude est d'en donner au Sultan lors des « hédia », traditionnelles. Le cas qu'on fait d'eux contribue à maintenir la production.

Prenons l'exemple des tailleurs, dont la corporation est restée relativement active. La plupart sont fqi'h en même temps. Ils ont aussi la curieuse habitude de revendre au détail de grosses jarres qu'ils achètent en gros aux potiers. Mais leurs principales ressources proviennent de leur art. Tous fabriquent des jellaba. On leur fournit l'étoffe. Ils terminent l'ouvrage en deux jours et se font payer 2 ou 3 francs en temps ordinaire, de 3 à 6 francs les veilles de fêtes. Les plus habiles font des gilets (trois jours de travail, prix 20 francs, dont la moitié sert à rembourser le tailleur de ses fournitures de fil et de doublure) et des caftans (quatre jours de travail, prix 25 francs, dont environ 10 francs de fournitures). Les ouvriers ne sont payés que les jours où ils travaillent. Dans les meilleures circonstances, les plus favorisés touchent jusqu'à 2 fr. 50 par jour ; mais 2 francs tous les trois jours est un taux plus normal. Les petits apprentis qui leur sont indispensables touchent quelquefois cinq sous par jour. Plus souvent le patron leur donne, à chacun des trois Aïd, une chemise et une jellaba, souvent même une paire de babouches, qu'il remplace quelquefois, pour faire des économies, par une paire d'espadrilles.

Parmi les boutiquiers, laissons de côté les *attara*, marchands d'épices et de drogues aromatiques plus ou moins magiques qui tendent aujourd'hui à se confondre avec les *beqqala*. La multiplication de ces derniers, conséquence du développement de la vente du thé et du sucre, est la grande nouveauté de notre temps, peut-être la grande révolution économique du Maroc moderne. Sous des formes particulières, elle s'est fait sentir à Azemmour comme ailleurs.

L'usage du thé vert à la menthe a été introduit dans cette ville, il y a quarante-cinq ou cinquante ans, par un riche commerçant qui revenait de la Mecque. Le thé noir anglais était déjà connu à Mazagan, mais n'avait pas eu de succès. Au contraire le thé vert a pénétré dans toutes les classes de la société, et c'est à lui surtout qu'a profité l'abondance monétaire qui a suivi l'occupation française.

Les *beqqala* les plus pauvres se confondent avec les marchands de charbon. Outre le thé, le sucre, la menthe, les autres vendent de l'huile, des bougies, du savon, de la farine, des épices, des crayons, des babouches et de plus en plus des produits de nouveauté européens. Ils brisent la vieille spécialisation des boutiques.

Ils achètent leurs produits à crédit chez les commerçants plus importants d'Azemmour qu'on appelle marchands de sucre et de thé, et les revendent eux-mêmes le plus souvent à crédit, mais en très petite quantité. Voici quelques chiffres pour donner une idée de leur commerce. Ils achètent trois ou quatre pains de sucre

de Casablanca à raison de 3 fr. 90 ou 4 francs le pain de deux kilos (le sucre de Saint-Louis est trop cher pour les pauvres gens d'Azemmour), et le revendent par morceaux de trois sous à raison de 1 fr. 25 le demi-kilo ; ils paient 40 francs une caisse de cinquante savons moyens et une caisse de cent petits savons, et les débitent à cinq sous le petit savon, huit à dix sous le moyen, etc...

Or on peut considérer qu'un *beqqal* assez à l'aise vend un pain et demi de sucre par jour et quelques morceaux de savons. Là dessus il faut qu'il paie ses frais de premier établissement, peu élevés il est vrai (50 francs pour certains ; la dépense la plus importante est la balance, et l'on en trouve à 20 francs), et son loyer qui tourne autour de 10 francs par mois. Aujourd'hui que la baisse du prix du sucre et du thé, tout en permettant à la consommation de rester au même niveau, a réduit la marge de leur bénéfice, la plupart des *beqqala* se contentent d'un gain de 3 francs par jour, certains ont moins.

Une catégorie particulière est constituée par les chauffeurs. Une douzaine de cars ont leur point d'attache à Azemmour. La plupart, légers, font le trajet Azemmour-Mazagan, quelques-uns vont à Casablanca en ramassant des voyageurs de la campagne qui attendent, sur le bord de la route, le passage d'un car, les « Américains » comme on les appelle. Autrefois, le conducteur d'un de ces gros cars arrivait à se faire jusqu'à une cinquantaine de francs dans la journée, et pouvait sans peine économiser de quoi s'établir à son compte. Aujourd'hui le prix de la place et par conséquent les gains ont baissé des trois-quarts (1). Néanmoins les chauffeurs seraient encore assez à l'aise, si les habitudes d'intempérance qui font partie de leur modernisme (pantalon, chaussures, emploi d'expressions françaises et particulièrement vocabulaire ordurier) ne les entraînaient à des fortes dépenses. Les traditions de noce, la difficulté de prévoir l'amortissement de la voiture, les grosses dépenses imprévues ont fait de tout temps des transports à Azemmour une industrie aventureuse.

CHARLES LECOEUR,

Directeur d'études à l'Institut des Hautes-Études Marocaines.

D'après une communication faite, à Tlemcen, au second Congrès de la Fédération des Sociétés savantes d'Afrique du Nord.

(1) On paie aujourd'hui 1 fr. 50 pour aller à Mazagan ou au Souk el Thine, 4 ou 5 francs jusqu'à Casablanca, donc moitié moins que sur la C.T.M. qui fait payer 10 francs ce dernier trajet, 15 francs l'aller et retour. Mais il va sans dire que les pannes sont fréquentes avec les cars libres.